

**DRIEU, ENCORE**

Alors que paraît « les Derniers Jours de Drieu la Rochelle », d'Aude Terray (Grasset), on apprend la sortie, le 2 mai prochain, chez Gallimard, de « Tout a une fin, Drieu (fable) », où Gérard Guégan raconte que, la nuit précédant son suicide, le 15 mars 1945, l'auteur du « Feu follet » fut enlevé dans Paris par un petit groupe d'anciens résistants communistes, parmi lesquels Marat, alias Vailland. S'ensuit un procès à l'antique...

**C'EST DU LOURD**

Paru en 2014, « Un kilo de culture générale » (16 000 pages) de Florence Braunstein et Jean-François Pépin s'est vendu à 70 000 exemplaires. Les auteurs récidivent avec « Miscellanées de culture générale. Le livre le plus difficile du monde » (PUF).

**LE CHOIX DE L'OBS****Tueuse et juste**

UNE ALLURE FOLLE, PAR ISABELLE SPAAK, LES ÉQUATEURS, 220 P., 17 EUROS.

★★★★ Le 18 juillet 1981, dans le quartier le plus chic de Bruxelles, sa mère, armée d'un fusil de chasse, tirait à bout portant sur son mari volage et se glissait ensuite dans la baignoire, où elle s'électrocutait avec un fer à repasser. Leur fille, Isabelle, alors âgée de 19 ans, rentrait de vacances lorsqu'elle vit sortir de la maison deux civières recouvertes de draps blancs. Comment réchappe-t-on d'un tel drame, qui se doubla d'un scandale national au prétexte que la victime, Fernand Spaak, était l'ex-ambassadeur du royaume aux Etats-Unis, un grand commis de la CEE et le fils d'un ancien Premier ministre belge ? En le racontant. Oh, ce ne fut pas facile, et il a bien fallu à Isabelle Spaak (photo) un exil en France et quelque vingt-cinq années d'atermoiements avant d'oser regarder la mort de ses parents en face. Adeptes du *never explain, never complain* et de l'écriture blanche, elle donna, en 2004, une version moderne de cette tragédie à l'antique, sous un titre provocant et faussement cérémonieux : « Ça ne se fait pas ».

Aujourd'hui, sur le métier de survivre, elle remet son ouvrage. C'est qu'une lettre, venue d'Israël, lui révèle un pan à la fois obscur et lumineux du passé de sa mère, Annie, qui cacha, protégea et sauva des enfants juifs pendant l'Occupation. L'Institut Yad Vashem allait donc honorer à titre posthume celle que la Belgique avait

condamnée et graver son nom sur le mur des Justes parmi les nations. Isabelle était l'enfant d'une meurtrière passionnelle, elle devenait celle d'une héroïne intrépide et magnanime. Annie avait vraiment « une allure folle ». Comme sa propre mère, l'inconstante, capricieuse et « déjantée » Mathilde Vincke, dont la vie fut un roman. Elle ne comptait plus les maris de la haute société bruxelloise avec lesquels elle avait couché et avait fini, en 1920, par devenir la femme officielle d'Armando Farina, un riche Italien, qui avait plusieurs familles et autant de maisons à Piacenza, Londres, Anvers, Bruxelles. Annie (prénomée aussi Anna ou Anne-Marie), la fille de ce couple illégitime et fantaisiste, la jeune femme qui aimait les carrés Hermès, le parfum Mitsouko, le foin dans les cheveux et l'« odeur de la pluie sur son manteau de fourrure », avait ensuite épousé un garçon de bonne famille, dont elle eut trois enfants, avant de rencontrer Fernand Spaak, le père d'Isabelle et sa future victime expiatoire. « J'en ai ma claque de ressasser le passé », se défend ici Isabelle Spaak. Plongée dans les albums de photos et les liasses de vieilles lettres, elle le ressasse pourtant très bien. Car elle l'enjolive en s'allégeant. Grâce à ce récit, on sait désormais que, bien avant la tragédie, il y eut une folle comédie. Chez les Spaak, on ne quitte jamais le théâtre. **JÉRÔME GARCIN**